

CONTES D'UNE GRAND-MÈRE TIBÉTAINE

*Réunis et racontés
par Yveline Féray*



*Éditions
Philippe Picquier*

*Thibet ! si tu avais une âme, – une âme sombre et
lamaïque,
L'esprit caverneux régnant en toi !
L'esprit qui vague et se débat, esprit femelle et
symbolique,
Cette âme...*

Victor Segalen, *Thibet*, 1917.

*Haute perfection sur l'océan des désirs futurs,
Prodiguant sa force tour à tour, quel que soit le point
de l'horizon,
Omniscient, comblant les espoirs et les vœux,
Qu'il soit la bénédiction étendant le Bouddha comme
les pétales du lotus !*

Padmasambhava, *Le Dict de Padma* (VIII^e siècle)
(traduit du tibétain
par Gustave-Charles Toussaint).

I
HISTOIRES DU VETÂLA D'OR
OU
DU CADAVRE LEVÉ

RESPECT À TOI,
Ô Maître Nâgârjuna qui a planté fermement les
étendards de la Doctrine.

Aux premiers temps sur la montagne Sriparvata du Sud, ou peut-être dans le secret d'une autre montagne, demeurait un très saint homme qui d'existence en existence avait accumulé de grands mérites et acquis de ce fait les huit *siddhi*¹ dont celle de longue vie. Ce *naldjorpa*² s'appelait Nâgârjuna³. On disait qu'il était né sous un arbre, avait été instruit dans les sciences occultes par les serpents *nâga* au fond de leur palais sous-marin où il aurait découvert les Ecritures bouddhiques⁴.

Quand sur sa montagne, Nâgârjuna eut rédigé la Loi des dieux et la Loi des hommes, il songea qu'il lui fallait maintenant trouver le disciple digne de recevoir son enseignement.

Pendant qu'il réfléchissait ainsi depuis sa retraite solitaire, dans le pays d'en bas vivait un roi qui avait un fils. Dans l'entourage du roi, vivait un homme très riche qui avait un fils aussi. Dans la ville, vivait un fils de mendiant très intelligent.

Un jour que l'ascète était en méditation au sud de son ermitage non loin d'un nid de corbeau, le

fil du roi conduisant le fils du riche et le fils du mendiant gravit la montagne Sriparvata. Parvenus *en haut du haut de la vallée*⁵, les trois garçons remarquèrent aussitôt le nid de corbeau perché sur son rocher. Ramassant alors des pierres dans un pan de leurs jupes, ils s'en approchèrent.

— Jurons, dit le fils du roi, de rester ici ensemble jusqu'à ce que nous ayons attrapé ces corbeaux !

Tous trois, solennellement, jurèrent et se mirent à viser le nid à qui mieux mieux.

Le soleil était au zénith lorsque le fils du roi déclara :

— J'ai dans cette vie-ci tout ce dont j'ai besoin, honneurs, serviteurs et richesses. En ce qui concerne ma prochaine existence, si j'ajoute d'autres aumônes à mes précédents dons, quel souci ai-je à me faire ? Que le cerf emporte donc les paroles de mon serment, je rentre.

Là-dessus, il s'en alla.

« Autrefois, se dit le fils du mendiant, j'ai sûrement menti et violé mes serments, c'est pourquoi mes présentes chances de bonheur sont minces. Si je manque encore à ma parole, dans ma future existence je serai encore plus misérable. »

Se munissant de nouvelles pierres il retourna près du rocher.

— Le fils de celui qu'on appelle « très puissant », s'exclama plein de mépris le fils de l'homme riche, a renié sa parole. Il l'a reniée sans raison. Il est parti sans raison. Nous deux, tant que nous n'aurons pas déniché ces corbeaux, nous resterons.

De concert, ils se remirent à viser le nid. Mais trop longs, ou trop courts, trop forts ou trop faibles, leurs tirs manquaient toujours leur cible.

Le soleil allait disparaître derrière le col lorsque le fils de l'homme riche déclara à son tour :

— Un nid pareil, aucune chance de l'atteindre. Je suis riche et avec la richesse on est assuré d'avoir une grande renommée. Que le cerf emporte donc les paroles de mon serment, je rentre.

Là-dessus, lui aussi s'en alla.

Resté seul, le fils du mendiant se dit encore : « Parce que je n'ai pas été généreux durant mes existences antérieures, je suis né pauvre. Si je me conduis mal dans cette vie-ci, dans ma prochaine existence je serai bon pour l'enfer d'Avici⁶. Donc pas d'hésitation. Moi, petit mendiant Zla-ba graps-pa, quitte à y laisser la vie, je dois attraper ce nid de corbeau... »

Et le gamin de continuer à lancer caillou après caillou jusqu'à la nuit tombée. Maintenant, de la vallée, les ténèbres montaient à l'assaut de la montagne.

A ce moment, *A la la*⁷ ! un ascète aux longs cheveux jaillit soudain du nid de corbeau.

Sans le toucher, il fit choir sur le dos le fils du mendiant qui crut voir l'aurore. Sans le toucher, il le jeta sur le ventre et le fils du mendiant crut voir le crépuscule. Quand il s'adressa à lui, ses paroles ressemblaient à une poésie :

— L'eau des prairies a pris la couleur de l'or. Les oiseaux qui ont des nids, rentrent dans leurs

nids. Ceux qui n'en ont pas en cherchent. Les hommes qui ont une maison, rentrent chez eux. Ceux qui n'en ont pas en cherchent aussi. C'est ainsi. Le fils du puissant roi et le fils de l'homme riche ont maintenant regagné leurs palais. Toi qui t'obstines à frapper avec une pierre à la porte d'un reclus, qu'as-tu à offrir ou à présenter ?

— J'ignorais que vous étiez en méditation, répondit au maître le fils du mendiant. Je souhaitais seulement respecter le serment que nous avons fait, le fils du roi, le fils du riche et moi, Zla-ba graps-pa, le petit mendiant, de rester sur la montagne jusqu'à ce que nous ayons atteint ce nid de corbeau. Le fils du roi est rentré sans tenir compte de son serment. Le fils du riche, également. Moi, n'ayant pas accumulé de mérites au cours de mes vies antérieures, je suis né garçon pauvre. Incapable que je suis de faire des offrandes, si je collectionnais de surcroît péchés et mauvaises actions, n'aurais-je pas à craindre de renaître dans un malheureux avenir comme *yidag*⁸ ? C'est donc par crainte d'enfreindre mon serment que je me suis obstiné à atteindre ce nid de corbeau.

« Voilà un jeune homme qui, sans avoir jamais médité, est d'une grande sagesse, et sans avoir jamais entendu parler de la Loi, connaît le principe de la rétribution des actes qui mène à la réincarnation dans un des six états⁹. Il est probable que si je le prenais sous mon autorité pour l'amener vers la Voie et lui transmettre mon enseignement secret,

il serait capable de m'obéir », songea l'ascète qui demanda encore :

— As-tu des parents ?

— Avec des parents, j'aurais accumulé des mérites. Avec un seul trésor, je n'aurais pas le nom de pauvre. Maître, je ne demande pour moi-même qu'une racine de mérite.

Entendant ces paroles, l'ascète Nâgârjuna le prit pour disciple dans son ermitage de la montagne Sripurvata du Sud.

Puis au jour et à la date favorables, ayant avec le filet, l'épée et le pieu consacré comme les rois le petit mendiant Zla-ba graps-pa, Nâgârjuna lui octroya le nom de prince Bde-spyod bzan-po.

Ce faisant, il lui expliqua qu'à ce moment-ci, dans le cimetière de Sitavana, se trouvait au sommet d'un arbre immense un grand cadavre levé¹⁰ appelé « Chargé de la *siddhi* ». Sa tête, son torse étaient d'or pur, le reste de son corps de turquoise. Un maître hérétique s'en était emparé qui commandait au *vetâla*, ou esprit de charnier, qui habitait le cadavre et l'animait. Il fallait le lui arracher.

— Si tu parviens à le capturer et à me l'amener, lorsque sur lui j'aurai fait le *bam-sgrub*¹¹, nous obtiendrons la très merveilleuse *siddhi* ordinaire qui permettra à chaque homme du monde de vivre mille ans, et surtout apparaîtra sur la montagne Sripurvata du Sud une mine d'or d'un grand prix pour la doctrine du Bouddha. Alors avec l'épée, le filet, le pieu, la corde et le sac que voici, attrape-le

et porte-le jusqu'ici sur ton dos mais sans un mot. Souviens-toi : aucune parole, aucune réponse au cadavre, sinon il s'échappera et tu n'auras plus qu'à recommencer. Tu seras pourvu en nourriture pour te soutenir et ma pensée t'accompagnera pour te rendre plus fort. Si tu ne fais pas preuve de bravoure, le cadavre en dessous de la taille ne se transformera pas en or et aucune mine de précieux métal n'apparaîtra jamais sur la montagne Sripurvata. Tu as entre sept et onze jours pour le ramener. Sois courageux donc. Va maintenant, roi Bde-spyod bzang-po !

Là-dessus il regagna son ermitage.

Pour le voyage, le prince rangea de la viande séchée, de la *tsampa*¹², du beurre et un peu de thé dans une sacoche qu'il laça ensuite soigneusement. Prenant son épée, son filet, son pieu, sa corde et un vaste sac en poils de yak, de bon matin il se mit en route.

Le prince traversa des steppes mouvantes, suivi de loin par les yeux vigilants des lacs¹³, parcourut les alpages des hauts plateaux, des déserts sauvages, des plaines fumantes et de basses forêts, et atteignit enfin le lieu mortifère qui portait le nom de Sitavana.

NOTES

1. *Siddhi* : pouvoir parfait. Il s'agit de pouvoirs psychiques, « surnaturels », obtenus par la pratique assidue de certains exercices de tantra ou de yoga. Dans le contexte du yoga bouddhiste, *siddhi* signifie la maîtrise parfaite des forces du corps et de la nature. On distingue huit *siddhi* ordinaires dont le pouvoir de se rendre invisible, l'élixir de jeunesse, le pouvoir de voler, le pouvoir sur le monde des esprits et des démons, etc. L'Éveil, l'Illumination, constituant une *siddhi* extraordinaire, suprême.

2. *Naldjorpa* : en tibétain, celui qui a atteint la parfaite sérénité, ascète mystique, possédant des pouvoirs magiques.

3. Nâgârjuna (II^e-III^e siècle, date incertaine) : un des principaux philosophes du bouddhisme, fondateur de l'école des Mâdhyamika. Sa principale œuvre est le « Journal poétique sur la Doctrine du Milieu ». Il est le quatorzième patriarche de la lignée indienne du *ch'an*.

4. Dans le bouddhisme tibétain, les *nâga* sont les dieux des eaux ; dans leur palais aquatique, ils veillent sur les Écritures bouddhiques qui leur ont été confiées bien avant que l'humanité soit apte à les comprendre...

5. *Lun-pa'i phu nas yar*, littéralement « en haut du haut de la vallée », expression courante dans les contes impliquant l'idée que les voyageurs peuvent rencontrer en ces lieux d'autres hommes et par là même des êtres surnaturels.

6. Enfer d'Avici : en tibétain *mnas med*, gouffre de braises plein à ras bord où les génies infernaux, les *mirayabâla*, font tomber les damnés qui subissent d'éternelles et incommensurables souffrances.

7. Exclamation marquant surprise et émerveillement.

8. *Yidag* en tibétain, *pretas* en sanskrit, démon affamé. Êtres misérables dotés d'un corps gigantesque, d'un cou filiforme, d'une bouche de la grandeur d'un trou d'épingle, nés ainsi à cause de leurs mauvaises actions. Leurs corps énormes réclament une grande quantité de nourriture qu'ils ne peuvent avaler, l'eau qu'ils essaient d'aspirer se transforme en feu.

9. Selon les vertus ou les péchés : dieux, titans, hommes, animaux, fantômes affamés ou démons. Domaines de

réincarnation illustrés par la « Roue de la transmigration du monde » ou « Roue de la vie ».

10. *Vetâla* (en sanskrit) : génie impur qui ranime momentanément des corps morts. En tibétain, *ro-lans* : cadavre levé ou encore esprit de charnier. Concept qui n'a pas d'équivalent dans les langues européennes. L'indianiste Louis Renou traduit *Vetâlapancavimsatîka* par : « Les vingt-cinq contes du Vetâla ».

11. *Bam-sgrub* : peut-être s'agit-il d'un rite d'origine *Bön-po*, hérité de l'ancienne religion *Bön* préexistant au bouddhisme. Rite « alchimique » visant à transformer le cadavre en or, et par-delà, d'après A. W. Macdonald, peut-être un rituel de momification.

12. Farine d'orge grillée.

13. D'après le folklore tibétain, les lacs sont les yeux par lesquels les êtres appartenant aux mondes souterrains surveillent ce qui se passe dans le nôtre.

HISTOIRE DE LA FILLE DE NID BUM, QUI SE SOUVENAIT DE SES VIES ANTÉRIEURES

Une fois parvenu au charnier Sitavana, le prince dut le traverser pour atteindre à son extrémité l'arbre immense au sommet duquel se trouvait le *ro-lans*, le grand cadavre levé tout rutilant.

— Ne me prends pas ! Ne me prends pas ! cria celui-ci au prince dès qu'il l'aperçut, d'un ton menaçant, tandis qu'alentour des petits cadavres hurlaient d'une voix suraiguë : « Prends-moi ! Prends-moi ! Prends-moi ! »

Le prince fit alors venir par la méditation le lama Nâgârjuna au sommet de son crâne, et il n'eut plus peur du tout. Sortant son épée, il fit une entaille dans l'arbre et dit :

— Si tu ne me connais pas, mon lama est Nâgârjuna Hrdaya et je suis le prince Bde-spyod bzan-po. Mon épée, c'est « Qui coupe la pierre trempée ». Mon filet, c'est « Neuf yeux en fer ». Mon pieu, c'est « L'acacia brun ». Ma corde, c'est « L'anneau de fer ». Cadavre, descends sinon j'abattrai ton arbre !

Et il s'apprêta à passer à l'action avec son épée « Qui coupe la pierre trempée ».

Alors, de mauvaise grâce, le *ro-lans* entreprit de descendre de branche en branche. Sitôt qu'il fut en bas, le prince jeta sur lui son filet « Neuf yeux en fer » et s'en saisit. Il l'estourbit juste un peu avec son pieu « L'acacia brun » et le fourra dans son vaste sac de poils de yak qu'il lia avec sa corde « L'anneau de fer ». L'ayant chargé sur son épaule, il retraversa le charnier.

Au bout de sept pas, le cadavre levé dit dans son dos et sa voix résonnait à travers la peau et les os du prince à lui donner le frisson :

— Prince ! Prince ! Fais quelque chose pour raccourcir le chemin.

Se souvenant de la mise en garde de Nâgârjuna, le prince se garda de souffler mot.

— Prince ! insista le *ro-lans*, raconte une histoire ou alors c'est moi qui en raconterai une !

Le prince poursuivit sa route en silence.

— De ta bouche de prince, une réponse ne viendra sans doute pas, finit par dire le *ro-lans* en s'arc-boutant contre lui. Aussi je m'en vais te raconter, moi, une histoire de cadavre¹. Ecoute !

Dans un certain pays d'en bas, il y avait un roi, dans l'entourage du roi, il y avait un homme très riche et dans le voisinage de celui-ci, il y avait un mendiant. Et ces trois hommes avaient chacun un fils.

En haut du haut de la vallée, vivait une fille appelée De nid bum qui n'avait pas oublié ses

innombrables naissances antérieures et même s'en souvenait parfaitement. Aux hommes, elle ne disait jamais un mot. Ni jeune ou vieux, noble ou paysan, fortuné ou indigent, qui puisse se vanter d'avoir pu un jour lui arracher une parole. Tous de le regretter car sa beauté était telle qu'*on aurait dit qu'elle allait geler dès qu'elle était à l'ombre et fondre dès qu'elle était au soleil.*

Or donc à propos de la fille De nid bum qui se souvenait de tout et ne parlait pas aux hommes, le fils du roi, le fils du riche et le fils du mendiant du pays d'en bas firent un jour ce pari :

Si le fils du roi arrivait à la faire parler, le fils du riche lui offrirait un trésor et le fils du mendiant lui paierait un gage.

Si c'était le fils du riche qui y parvenait, le fils du roi lui donnerait la moitié de son royaume et le fils du mendiant lui paierait également un gage.

Enfin si c'était le fils du mendiant qui réussissait, le fils du roi lui donnerait la moitié de son royaume et le fils du riche un trésor.

Ainsi fut-il décidé.

Le lendemain, en un cortège magnifique de hauts dignitaires juchés sur des montures richement caparaçonnées, le fils du roi s'en fut à la rencontre de la fille appelée De nid bum *en haut du haut de la vallée.*

A cet instant, celle-ci, simplement vêtue, sa longue natte ondulant dans son dos, préparait le thé.

Quand résonnèrent sur la crête les sabots des chevaux, *khra-la-la*, elle était occupée à le remuer vigoureusement dans la baratte avec le sel, la soude et le beurre autant qu'il en faut. Et quand le fils du roi mit pied à terre devant sa maison, elle s'affairait à le transvaser dans des théières en terre posées sur des braseros.

Insensible aux chants et aux danses exécutés en son honneur, elle poursuivit ses occupations sans y prêter aucunement attention. Et le prince, n'ayant pu lui arracher une parole, regagna à la nuit tombée son palais.

Le jour suivant, le fils du riche paré de ses plus somptueux atours, avec une caravane de blancs chevaux chargés d'extraordinaires richesses, s'en fut à son tour *en haut du haut de la vallée* tenter de tirer un mot à la fille De nid bum...

C'est peu de dire qu'il fit tout pour piquer sa curiosité et obtenir d'elle, ne fût-ce qu'une exclamation.

De ses coffres, il exhiba ses bijoux les plus extravagants d'or, de diamants, de perles et de corail, d'incroyables turquoises d'un bleu à rendre jaloux les lacs des montagnes, de rarissimes tabatières de jade tachées du rouge sang du dragon, de délicats vêtements de soie brodés d'animaux fabuleux, des boîtes à charmes² ornées de rubis

et autres pierreries, des rosaires³ d'ivoire ciselé, et quantité de lampes, de vases, de brûle-parfums, de bols chantants⁴ d'une incroyable beauté, sans compter de moelleuses fourrures qui, mêlées à d'admirables tapis, faisaient sur le sol un grand parterre diapré comme jamais on n'en avait admiré au Pays des Neiges. C'était à rêver !

Mais les yeux de la fille De nid bum paraissaient n'avoir rien à voir, ses oreilles rien à entendre et son esprit rien à savoir. De guerre lasse, il dut se résigner à rentrer.

— Maintenant, petit mendiant, voyons si, toi, tu pourras la faire parler ? dirent le fils du roi et le fils du riche dépités.

Le fils du mendiant, dont l'unique vêtement était en loques, fabriqua un parasol de feuilles⁵ afin d'attirer la chance et gagna à son tour *le haut du haut de la vallée*.

En chemin il croisa une vieille femme qui en redescendait. Elle portait un ample manteau retenu par une boucle de métal à la taille, sur la tête un simple bonnet, et dans le dos une hotte en bois remplie d'herbes. Sa figure d'un brun cuivré n'exprimait ni bienveillance, ni mépris, ni un quelconque intérêt, si bien qu'il fut étonné de sa question :

— Mendiant, que viens-tu faire par ici ?

— Vieille mère, je suis en route pour essayer de tirer un mot de la fille d'en haut.

La vieille éclata d'un petit rire moqueur :

— Il n'y a pas longtemps, en dépit de ses chants, ses réjouissances et tout son faste déployé, le fils du roi d'en bas a dû s'en retourner. Tout récemment, le fils d'un richard de la vallée, fort de ses belles possessions, n'a pas obtenu mieux. Espères-tu, mendiant, tel que je te vois sous ton parasol de feuilles, parvenir à la faire parler ?

— Si le fils du roi et le fils du riche malgré leurs trésors n'ont pas réussi, rétorqua le fils du mendiant piqué, c'est peut-être tout bêtement parce que cette fille d'en haut ne parle pas !

— Dis tout de suite que la fille De nid bum est muette ! s'exclama la vieille scandalisée. Tu te trompes lourdement. D'avoir cultivé durant ses innombrables existences les supports du *Trikaya d'Amitayus*⁶, elle a acquis au contraire le don d'éloquence.

— Personne dans ce pays n'est au-dessus du roi, répondit le fils du mendiant nullement impressionné, si elle ne lui répond pas et si elle n'est pas muette, alors c'est grave !

La vieille, s'embrasant brusquement comme un fagot de bois sec, répliqua, furieuse :

— Toi, mendiant, écoute bien ! Tout le monde sait dans la vallée que cette fille De nid bum est capable de se souvenir de ses innombrables vies antérieures, mais les gens ignorent que dans une de ses précédentes existences, alors qu'elle s'était réincarnée en tigresse, son mâle fut tué par un piège.

Puis les quatre ou cinq petits qui lui étaient nés furent tués par le chasseur qui la tua à son tour quand elle tenta de les sauver. C'est à cette époque qu'elle ressentit l'incommensurable peine liée au *samsâra*⁷. Dans une autre existence encore, alors qu'elle s'était réincarnée en caille et avait installé sa nichée au creux d'un bosquet, des gardiens de bétail et de moutons y mirent le feu. Elle eut beau protéger ses petits de son corps, son mâle prendre de l'eau avec ses ailes pour tenter d'éteindre l'incendie, tous périrent brûlés. Et elle connut de nouveau la douleur du deuil. Dans une nouvelle existence, alors qu'elle était une alouette, elle pondit trois œufs dans le champ d'un homme très riche. Mais quand les serviteurs de celui-ci inondèrent puis labourèrent le champ, la mère et ses petits périrent dans la boue et le mâle accouru, d'un coup de pelle, mourut lui aussi. Tu comprends maintenant pourquoi, depuis ses innombrables naissances antérieures, la fille De nid bum ne parle pas aux hommes !

Le fils du mendiant acquiesça en silence, puis l'ayant saluée, poursuivit tout troublé son chemin vers le haut de la vallée.

Ce jour-là, qui était un jour d'été, la fille en question, assise sur une peau de mouton devant son métier fraîchement installé⁸ dans la cour de la maison, était occupée à tisser une toile de laine. A son approche, elle ne leva pas les yeux.

Comme si elle était un oiseau qu'il craignait d'effaroucher, il demeura à quelque distance,

immobile, à la contempler. Et plus il la regardait et plus il sentait des vagues d'ardente émotion déferler en lui, le submerger et l'emporter à moitié ivre, à moitié fou il ne savait où. Tout à coup, avec l'étrange et pénible impression que ses paroles venaient d'un autre lui-même, il dit presque malgré lui : « Il me semble que c'est elle ! » et se mit à pleurer.

Imperturbable, la fille De nid bum continuait gracieusement de lancer la navette, activant de la pointe du pied le pédalier. Mais quand il s'avança tel un somnambule répétant « Il me semble que c'est elle », elle ramassa précipitamment ses fuseaux et se dirigea vers la maison.

Renonçant à la suivre plus avant, il s'assit en pleurant. « Il me semble que c'est elle ! » dit-il encore.

Il n'avait pas fini de parler que la fille rentrait chez elle et lui fermait la porte au nez.

S'écroulant sur le seuil, il recommença à pleurer.

— Il me semble que c'est elle, pensa-t-il à voix haute. D'abord dans cette existence où nous avons moi, un corps de tigre, toi, un corps de tigresse, j'ai été tué par un piège et, pour sauver nos enfants, tu as été tuée par le chasseur aussi. Il me semble que tu es la tigresse de ce temps-là ou bien quelqu'un qui lui ressemble. Tu me rappelles également la femme que j'ai eue lorsque j'ai obtenu un corps de caille. Nos enfants n'avaient pas encore poussé leurs ailes

quand on a mis le feu au nid. Tu as bien essayé de les protéger mais tous nous avons péri brûlés. Ensuite alors que tous deux avions obtenu un corps d'alouette, dans la boue du champ inondé, toi et les enfants, vous avez péri et moi qui accourais à mon tour, j'ai été tué. Vraiment tu ressembles à cette femme que j'aie eue d'existence en existence, dit-il en se remettant à pleurer.

La fille De nid bum, qui l'avait écouté depuis la maison, au souvenir de ses naissances successives, eut soudain une révélation. Versant des flots de larmes, elle ouvrit sa porte et lui demanda de répéter ce qu'il venait de dire.

Il répéta.

— Puisque tu te souviens des vies antérieures, tu es bien réincarné en homme celui qui fut autrefois mon mari. Tu as toujours été bon pour moi, fasse que cette fois-ci tu n'amènes pas le malheur avec toi !

Ce disant, elle l'accueillit dans sa maison.

Jetant ses vieilles bottes et ses oripeaux, elle lui offrit de somptueux vêtements, un manteau doublé de douillette fourrure d'agneau, des bottes de cuir de Mongolie serrées par des jarretières de soie. Au lobe de son oreille gauche, elle accrocha un pendant de turquoise et de perles et lui glissa au pouce droit la grosse bague de jade qui protégerait son doigt lorsqu'il tirerait à l'arc.

Quand elle l'eut réconforté d'un bon thé beurré servi dans un bol avec couvercle et soucoupe⁹,

d'une excellente soupe aux nouilles, de *momo*¹⁰ et pour finir de *kabzé*¹¹, ils allumèrent ensemble les lampes devant les images des Bouddhas et des Saints Lamas défunts et en signe de gratitude brûlèrent de l'encens. Puis ils s'étendirent sur une couche de coussins et restèrent ainsi enlacés toute la nuit.

Dans les jours qui suivirent, le fils du mendiant, accompagné de son épouse De nid bum qui parlait maintenant aux hommes, se rendit au palais du pays d'en bas. Honorant leur pari, le fils du roi lui offrit la moitié de son royaume et le fils du riche un trésor comme promis.

Au bout de quelques années, grâce à son épouse, la belle De nid bum qui avait érigé des supports du *Trikaya d'Amitayus* durant toutes ses vies sans fin, le fils du mendiant « choisi par le destin » devint roi et son règne se déroula en accord avec le *dharm*a¹².

En entendant ces mots, le prince laissa échapper étourdiment :

— Cette personne avait vraiment un grand mérite !

— Tu as parlé au cadavre. Le faucon fonce ! s'exclama dans son dos le *ro-lans* qui, en trois battements d'ailes, s'échappa du sac et disparut.

« Je suis un esprit léger. Oublieux de l'enseignement de mon maître, j'ai dit ce qui doit être secret et le cadavre s'est sauvé, pensa le prince. Comme

je ne puis rentrer sans lui, il me faut retourner dans
ce sinistre cimetière le chercher. »

Et il retourna au charnier Sitavana...